

Julie Wolkenstein

Adèle et moi

**JULIE
WOLKENSTEIN**

Adèle et moi

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

JULIETTE OU LA PARESSEUSE, 1999

L'HEURE ANGLAISE, 2000

COLLOQUE SENTIMENTAL, 2001

HAPPY END, 2005

L'EXCUSE, 2008

GATSBY de Francis Scott Fitzgerald, *traduction*, 2011

Aux éditions Honoré Champion

LA SCÈNE EUROPÉENNE, HENRY JAMES ET LE ROMANESQUE EN QUESTION,
2000

Aux éditions Klincksieck

LES RÉCITS DE RÊVE DANS LA FICTION, 2006

Julie Wolkenstein

Adèle et moi

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1737-1
www.pol-editeur.com

Pour tante O.

« L'accouplement permet de jouer simultanément les touches de deux ou plusieurs claviers en n'en touchant qu'un seul, et donc d'actionner simultanément l'ensemble des registres qui leur sont associés. »

Wikipédia, « Orgue »

LE 11 SEPTEMBRE

C'est sa première guerre, son premier grand voyage en train et la première fois qu'elle voit la mer.

Nous sommes le 11 septembre, Adèle a dix ans et demi.

Ce matin-là, il règne dans toute la ville une atmosphère de panique. Père n'est pas allé travailler, ce qui lui arrive assez souvent, mais d'habitude lorsqu'il traîne à la maison c'est en robe de chambre avec un air vaguement coupable et très nauséux, tandis que Pauline s'agite ou agite les domestiques : il faut vider les cendriers, débarrasser les verres, les bouteilles, replier les tables à jeu, quelquefois aider une Amie-de-Père à retrouver son manteau de fourrure, qu'une autre Amie-de-Père a emporté par erreur, tout cela sous le regard triste et doux de Mère, immobile dans son cadre ovale, à droite de la cheminée.

Aujourd'hui, Adèle remarque qu'il n'y a que des mégots de cigares, pas de femmes hier soir et ils n'ont pas beaucoup bu. Dehors les gens courent, on sonne à l'impro-

viste. Père est habillé. La nouvelle leur est parvenue vers dix heures.

Sa « jeune fille », qui n'est pas jeune, a fait ses bagages. Personne ne lui a demandé où elle irait. Adèle comprend qu'elle doit cesser pour l'instant de fredonner les chansons que sa « jeune fille » lui chantait dans sa langue, devenue soudain celle de l'ennemi. C'est dommage, elle commençait à peine à se débrouiller avec ses sonorités gutturales et Maria dont ce n'est pourtant pas le travail lui préparait de délicieuses pâtisseries aux saveurs différentes, trop grasses, trop sucrées, avec des épices bizarres, du pavot, des fruits secs.

Il fait un temps splendide. Si les fenêtres du salon sont restées fermées malgré l'odeur de tabac froid, c'est sans doute exprès. Collée aux carreaux, Adèle guette le passage des hommes en uniformes, applaudis par les passants.

Pauline ne la repère pas tout de suite, à demi masquée par les lourds rideaux de velours vert, elle s'apprête à quitter la pièce, ce qui ferait bien l'affaire d'Adèle, mais une détonation lointaine secoue brutalement les vitres et elle s'en écarte d'un bond.

Pauline la bouscule un peu : leurs bagages sont déjà prêts, Père l'a décidé, on les envoie loin d'ici, au bord de la mer. Arabella et ses parents passent les chercher dans moins d'une heure, direction la gare de l'Ouest.

C'est un autre 11 septembre que celui dont nous honorons depuis 2001 les victimes. Cette ville en émoi n'est pas

New York. Maria n'est pas une employée de maison musulmane, mais une Fräulein, comme on appelait à l'époque les Allemandes chargées de garder les enfants riches, et qu'on ne recrutera plus beaucoup dans les décennies suivantes.

En vérité, je ne suis pas sûre qu'Adèle ait quitté Paris le 11, précisément. C'était avant le 18 septembre 1870 en tout cas, puisqu'à cette date le trafic sera interrompu et que les trains de Paris s'arrêteront à Dreux. Les Prussiens encerclent la capitale, la menace du siège se rapproche depuis quelques semaines déjà, mais je me dis que le 11 septembre est plausible : on décrète ce jour-là une taxe sur la viande de boucherie ; le spectre du rationnement, de la famine, peut avoir décidé un père de famille, même aussi insouciant que celui d'Adèle, à expédier les siens en Normandie, à la limite de la Bretagne, par le train qui depuis le mois de juillet relie Paris à Granville en onze heures et vingt minutes en moyenne. Pourquoi Granville ? Sans doute n'a-t-il pas choisi. Mais de vagues cousins, les parents d'Arabella, ont un point de chute là-bas, ils ont tout organisé, proposé de passer chercher les filles. Pauline n'est pas sa fille à lui. Juste celle de la femme qu'il a épousée, Aimée, la mère d'Adèle. Pauline a treize ans de plus qu'Adèle et, bien qu'un peu retardée, comme on ne le dit jamais mais le pense clairement dans la famille, elle est supposée, depuis la mort d'Aimée, l'année dernière, tenir la maison.

Onze heures et vingt minutes, le temps qu'il faudrait aujourd'hui à des Parisiens pour se rendre à Rio, c'est long pour une petite fille de dix ans. Ce matin de septembre

1870, le Paris-Granville n'a pas dû partir à l'heure, les arrêts se sont sûrement prolongés dans les quarante gares intermédiaires, et dans le meilleur des cas ils sont arrivés en pleine nuit.

À Granville il a fallu attendre encore qu'une voiture vienne les chercher, eux et leurs bagages.

Adèle ne connaît pas bien les parents d'Arabella. Elle les appelle Oncle Jean et Tante Jeanne mais ça ne veut rien dire. Père s'est montré incapable de lui expliquer leur degré de parenté exact – quant à Pauline, inutile de l'interroger, Adèle sait depuis toujours qu'elle est différente. Elle n'est **pas** la fille de Père, elle n'est **jamais** allée à l'école, n'est **jamais** invitée **nulle part** et, même si on ne parle **jamais** directement d'argent dans cette maison, Adèle est consciente que Pauline y occupe une position inférieure à la sienne, bien qu'elle soit **beaucoup** plus âgée.

Oncle et Tante lui inspirent plus de confiance que Père et Pauline. Ils se sont efforcés durant tout le trajet de paraître calmes, et isolés pour se concerter à plusieurs reprises, mais pacifiquement. Ils ont l'air résignés à ce que ce voyage dure éternellement, leur panier de pique-nique est inépuisable.

Une voiture, à Granville, finit par s'arrêter devant l'entrée de la gare, des gens la remplissent de bagages. Pauline, assise sur une malle, Adèle sur les genoux, s'est endormie, il faut qu'Adèle la réveille pour qu'on puisse charger cette malle, la dernière. Il n'y a que quelques kilomètres entre Granville et Saint-Pair : pas plus de vingt minutes à cheval. On commence par monter lentement la côte, raide,

pour sortir de la ville, puis on bifurque vers la droite, toujours dans la nuit, et on traverse des champs silencieux.

Habitée au grondement du train, Adèle commence à peine à entendre ce silence lorsqu'il est rompu par un autre bruit, semblable à celui des machines qui l'a bercée depuis Paris. Elle croit un instant que la voiture a décrit une boucle, qu'on revient vers la gare et la locomotive encore fumante, mais non, ce bruit nouveau est plus pur, plus violent. Le temps est couvert. Les nuages cachent lune et étoiles. La voiture a tourné à gauche et les parents d'Arabella chuchotent : « Les filles ! Regardez là-bas : la mer ! » La route de la côte n'est pas éclairée, la lampe du conducteur lui permet tout juste de la suivre et ne porte pas même jusqu'au fossé.

En septembre, au moment des grandes marées d'équinoxe, la plage de Saint-Pair est entièrement recouverte, deux fois par jour, et s'il y a du vent, comme c'était peut-être le cas cette nuit-là, les vagues mesurent plusieurs mètres de haut. Lorsque la mer est pleine, elles atteignent le premier étage des maisons les plus proches du rivage. Cela ne dure que quelques minutes, mais j'imagine qu'Adèle a pu pénétrer dans la chambre qu'on leur a attribuée, avec Pauline, à cet instant précis.

La pension de famille Maraux fonctionne au ralenti depuis fin août, heureusement que les parents d'Arabella connaissent la propriétaire qui a eu le temps de préparer les chambres, mais pas pu fermer les volets à cause du vent (son mari est pêcheur, parti depuis plusieurs jours). Ainsi

Adèle, qui a quitté Paris et son père sans savoir si elle ne les reverrait pas bombardée et mort, passé une quinzaine d'heures à bord d'un train (elle qui ne le prend d'habitude que jusqu'à Sèvres), dans une ambiance d'exode, pénètre-t-elle dans cette petite pièce biscornue, au premier étage de la pension Maraux, lorsqu'un mur d'eau se fracasse contre les vitres.

La vague se retire, un voile de gouttelettes dévale les carreaux, les nuages s'écartent sous le vent, la lune paraît et Adèle se précipite vers la fenêtre, voit la vague suivante ramasser ses forces à quelques mètres de la maison, hisser ses monstrueuses épaules et foncer vers elle, l'écume balayant à nouveau le verre, verticalement. Adèle se retourne, voit sa sœur plaquée au mur, à côté de la porte qui donne sur le couloir et qui a claqué derrière elles aussitôt franchie. Des lambeaux du papier peint – des fleurs vertes – décollés par l'humidité volettent sous les courants d'air qui filtrent tout autour de la fenêtre. Sous ces lambeaux fleuris, il y a un autre papier, plus ancien, des rayures lavande. Adèle enregistre ces détails avant de se tourner de nouveau vers l'extérieur : le vent s'est un peu calmé et, à sa grande déception, la troisième vague est plus petite, elle se brise exactement au niveau de la barrière qui sépare le jardin de la plage. Loin sur la droite, on distingue la pointe de Granville, le phare à son extrémité, et une tour, à mi-chemin : demain, Adèle saura que cette tourelle rouge striée de noir, construite sur des rochers dangereux, s'appelle la tour du Loup.

Rien de tout cela, ni la distance qui la sépare de Paris, ni le climat tendu qui a précédé cet interminable voyage, ni la marée d'équinoxe à son arrivée, ni l'état du papier peint (à moins d'être rénovée tous les deux ou trois ans, une maison, sur cette côte, a toujours l'air vétuste, les velléités de décoration y sont éphémères, le luxe ne s'acclimate pas), ni le nom de cette tour « du Loup » qui ajoute au lieu, pourtant bien différent des forêts de contes de fées, une connotation dangereuse supplémentaire, rien n'a entravé le coup de foudre qu'Adèle a dû ressentir cette nuit-là. Une dizaine d'années plus tard, après la mort de son père, ayant hérité d'une très grande fortune (elle seule, pas Pauline) et épousé Charles, elle achètera le terrain, au bout du village, à l'opposé de la pension Maraux, au-dessus des rochers qui ferment la plage de Saint-Pair, et y fera construire sa maison, en haut de la falaise. À l'abri des vagues.

2011

Mon père est mort l'an dernier.

J'ai ensuite passé plusieurs mois, avec des proches, à classer ses papiers. Nous avons fait vite pourtant, mais il gardait tout. Quatre ou cinq après-midi par semaine, à deux, ou trois, parfois quatre, nous avons dépouillé, de novembre à avril, des centaines, peut-être des milliers de documents : des dizaines de lettres reçues, souvent accompagnées des doubles au carbone qui les précédaient ou leur répondaient – parmi elles, une correspondance presque amoureuse et suivie, un flirt à distance, étrange et mêlé de récriminations, avec une inconnue plus âgée, Marie-Thérèse, dont il n'avait jamais parlé à personne, et beaucoup de courriers venimeux adressés à des organismes divers (centre de paiement des amendes, syndic, etc.) où il déchargeait sans doute sa mauvaise humeur les jours de pluie, avec beaucoup d'humour souvent, et dont je ne saurai jamais s'ils ont obtenu des résultats ; des tonnes de factures (gaz, électricité), relevés bancaires, certificats de garantie : gaz et électricité ayant éclairé et chauffé un appartement

quitté dix ans auparavant, relevés émis par des banques où il avait fermé ses comptes au siècle dernier, garanties couvrant des appareils obsolètes et mis au rebut sans doute (minitel, radiocassette, répondeur téléphonique de première génération) ; il y avait quelques tirages photos aussi, offerts par des gens dont il avait assisté aux fiançailles ou aux remises de décorations et où nous ne reconnaissons que lui ; certaines images archifamiliales au contraire, déjà accrochées à nos propres murs, chez nous, ou collées dans nos albums ; peu de souvenirs vraiment personnels en revanche : quelques exemplaires du faire-part de son premier mariage, les feuillets jaunis d'un journal scout où il avait dû signer un article, à seize ans, mais sous un pseudonyme que nous ne repérons pas ; un dossier très épais de lettres de condoléances reçues à la mort de son fils cadet ; quelques carnets intimes tenus à l'adolescence, plutôt des agendas en réalité, où il notait surtout ses rendez-vous avec des prêtres, ou des amis dont la foi plus solide renforçait ou déstabilisait encore davantage la sienne, selon les jours, l'humeur.

Cette plongée dans l'intimité bordélique de quelqu'un que tous, chacun à notre façon, avons bien connu nous a peu appris au fond à son sujet. Plutôt une vérité générale que, plus on a de place pour garder ce qu'on devrait jeter, à l'instant ou plus tard, plus on amasse. Lorsqu'il a dépassé la soixantaine et s'est installé dans le grand appartement où il est mort, il avait déménagé plusieurs fois, vécu dans un très petit deux-pièces, mais accumulé dans les dix dernières années de quoi remplir des douzaines de sacs-pou-

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en novembre 2012
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2303 – N° d'édition : 249029
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2013

Imprimé en France



Julie Wolkenstein
Adèle et moi

Cette édition électronique du livre
Adèle et moi de JULIE WOLKENSTEIN
a été réalisée le 7 décembre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2012
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818017371 - Numéro d'édition : 249029).
Code Sodis : N54515 - ISBN : 9782818017395
Numéro d'édition : 249033.